

Laure-Reine AVENEL

LA COMPLAINTE DES VAROUS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0587-5

© Laure-Reine AVENEL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Illustration couverture : Josiane AVENEL.

1^{ière} partie

Pour mes deux fils.

Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas. Si le loup y était, il nous mangerait...

Loup y es-tu ? Que fais-tu ?

Je mets mes chaussures et JE VAIS TE MANGER !

CHAPITRE 1

Normandie - Hiver 1867

L'homme ralentit sa course, son cœur affolé battait violemment. L'air de la nuit était glacé. Une vapeur épaisse sortait de sa bouche desséchée par la peur. Il se retourna pour la énième fois depuis qu'il avait dépassé l'orée du « Bois des gris », baptisé ainsi jadis en raison de la fréquentation des loups qui y vivaient en meute, à l'abri des chênes millénaires. Le garde forestier Gabriel Lefèvre n'était pas un couard mais, par précaution, tenait toujours son fusil en bandoulière.

Les loups, il les connaissait bien. Jamais, au grand jamais, depuis trente ans qu'il les côtoyait, il n'avait subi d'attaque de leur part. Ces bêtes étaient sauvages mais craintives car les hommes représentaient pour elles une espèce étrange à deux pattes qui jurait fort et gesticulait brutalement !

Le loup craignait l'homme et Gabriel, en temps ordinaire, n'éprouvait aucune peur à leur égard. Mais ce soir-là, ce deux décembre mille huit cent soixante-sept, alors que la nuit était particulièrement claire et froide, un gros loup gris silencieux le suivait depuis plus d'une demi-heure, calquant le rythme de son pas sur le sien. Il ralentissait ou accélérait selon la cadence de l'homme. Le garde-chasse pouvait apercevoir ses yeux étincelants dans l'obscurité. Gabriel sentit monter en lui une indicible angoisse qui serrait ses entrailles pour remonter jusqu'à sa gorge. Il lui restait environ dix minutes pour regagner sa mesure, « La rosière », petite maison située juste à la sortie du bois, première habitation qui menait au village.

Il sentit sur sa droite une ombre qui se glissait et perçut le souffle de la bête. Le loup l'avait rattrapé et, maintenant, marchait non loin de lui du même pas égal à peine dissimulé derrière les arbustes dénudés. Ses nerfs cédèrent ; il s'arrêta net, le cœur fou. Son sang battait furieusement ses tempes. Maîtrisant difficilement ses tremblements sous la froide lumière argentée de la lune, il pointa son fusil sur l'animal. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Dans la nuit, il hurla pour se donner du courage.

- Sors de là et montre-toi !

Tout en criant, il jetait des coups de menton vers l'ombre tapie derrière les haies. Soudain, la bête bondit, le renversant. D'un coup de mâchoire, elle lui déchira sa lourde pelisse le mordant à l'épaule, traversant l'épaisseur du vêtement. Un coup de patte fulgurant balafrà son visage et elle s'enfuit au plus profond de la forêt.

Gabriel resta sans voix, couché à terre dans la froideur de l'hiver. La scène s'était déroulée en quelques secondes. Reprenant ses esprits, il se palpa. Il n'était pas blessé, hormis cette morsure qui ne semblait guère profonde mais saignait abondamment. Il tâta machinalement sa joue et sentit sous ses doigts engourdis l'estafilade que la bête lui avait léguée en guise de signature.

Il ramassa son arme, se leva, tenta de ramener sur son épaule les lambeaux de tissu de sa veste en charpie. Il reprit hâtivement sa route avec une seule idée en tête, soigner cette morsure au plus vite. Ce n'était jamais prudent de se faire mordre par un loup !

La rage était encore présente dans tous les esprits des habitants de la région car, huit ans auparavant, deux cas mortels leurs avaient été signalés à moins d'une vingtaine de kilomètres de leur village. Il se remit en route hâtivement,

mais au fur à mesure qu'il approchait de son but, son anxiété s'atténua pour disparaître complètement.

Une force tranquille coulait dans ses veines. Il ne craignait plus rien comme si le gros loup gris aux yeux de feu lui avait insufflé un peu de sa force.

Il s'arrêta au carrefour des « Quatre marchands » et, levant son visage, il contempla la lune qui oscillait légèrement dans le bleu sombre de la nuit. Alors Gabriel Lefèvre fit une chose étrange : les yeux rivés sur l'astre argenté, il hurla de toutes ses forces, le plus naturellement du monde.

CHAPITRE 2

Octobre 1898

La carriole s'ébranla et stoppa sur le chemin caillouteux. Le cocher cria et tira sur les rênes. De la voiture sauta un homme grand et mince ; il serrait nerveusement son chapeau haut-de-forme dans ses longues mains et lança un regard lourd d'appréhension sur la cabane coincée entre deux chênes. Il marchait avec précaution, la cour était boueuse. Quelques canards faméliques s'ébrouaient sur la mare qui s'étendait juste à côté de la bicoque.

Tandis qu'il approchait, un chien roux et maigre aboya avec fureur en tirant sur sa chaîne. La porte s'ouvrit avec fracas avant même que le visiteur ne puisse avoir le temps de frapper. Sur le seuil, un homme de grande taille et d'une maigreur remarquable, surgit comme un diable de sa boîte et fustigea d'un regard noir l'homme élégant qui lui faisait face.

- Encore vous ? Je n'ai donc pas été assez clair, tonnerre de Dieu !

- Je vous en prie, ne jurez pas ! le supplia l'homme distingué d'une voix légèrement tremblante. Alphonse, si je suis là à nouveau devant vous, c'est pour recevoir une réponse, l'enfant a-t-il réfléchi à ma proposition ?

Tout en parlant, il tripotait son chapeau. Le dénommé Alphonse eu un mauvais rictus et cracha.

- C'est tout réfléchi ! Mon fils reste avec moi, je vous l'ai répété et je vous le redis pour la dernière fois : IL RESTE AVEC MOI ! Et si vous vous avisez de traîner votre carcasse devant ma porte encore une fois !!! Vous m'entendez ? UNE FOIS ! Vous êtes un homme mort, foi de

berger ! Vous passerez l'arme à gauche dans l'année ! Suis-je bien clair, Monsieur le Comte ?

Edmond de Clairefontaine tressaillit malgré lui. Cet homme l'effrayait. C'était un berger, certes, mais surtout un sorcier doté dans la région d'une réputation solide de meneur de loups. Mais l'homme de condition n'avait guère le choix. Le destin de son neveu était en jeu car le fils de cet être, aussi répugnant fût-il, était le fruit d'un amour bien imprudent du berger avec sa jeune sœur, Elisa, morte en couches. A l'époque, Alphonse de Bonaventure était venu au domaine familial réclamer le nouveau-né en vociférant ses droits de paternité. Sa mère et lui-même, la mort dans l'âme, lui avaient cédé l'enfant. Six ans s'étaient écoulés. Aujourd'hui, Céleste de Clairefontaine était décédée et lui, Edmond, rongé par la maladie.

Depuis son enfance, il souffrait d'une grave anémie qui, ces derniers temps l'affaiblissait considérablement. Il était resté célibataire et, à ce jour, le nom des Clairefontaine risquait de s'éteindre avec lui. Il fallait absolument convaincre cet homme diabolique de lui confier l'éducation du jeune garçon afin qu'il puisse devenir l'héritier du domaine des Effraies.

Il toussota. Un malaise le gagnait comme à chacune de ses visites, la peur s'enroulait lentement dans ses veines comme un serpent resserre ses anneaux. Cependant, le souvenir de la promesse qu'il avait faite à sa mère sur son lit de mort remonta dans sa mémoire et l'encouragea. Il partirait avec l'enfant !

Il se redressa et ne se déroba pas devant le regard perçant du berger qui le toisait avec dureté et colère et, c'est

d'une voix ferme qu'il s'adressa à son irascible interlocuteur.

- Monsieur, je ne partirai pas avant d'avoir obtenu la garde de mon neveu Henri, mon seul héritier. Si Elisa ma sœur - que Dieu ait son âme - vivait encore, elle n'aurait pas hésité un seul instant à me le confier et d'ailleurs... Il hésita quelques secondes. Rien ne vous empêche de le suivre au château ou, si vous ne désirez pas y vivre, ce que je comprends fort bien..., vous pourrez lui rendre visite quand il vous plaira. Et je vous le répète, je suis prêt à vous dédommager. Mais, mon Dieu, cessez de vous entêter ! Il y va de l'avenir de votre fils et moi je n'ai guère beaucoup de temps à vivre sur cette terre...

Alphonse ricana. Ses yeux noirs fixaient méchamment le frêle Edmond qui, oubliant la malfaisance de son « beau-frère », s'enflammait en haussant la voix. Aucun des deux hommes ne remarqua l'ombre tapie dans le recoin de la porte. Le sombre personnage jeta un long jet de salive qui effleura les bottes de cuir du châtelain. Edmond, de dégoût, recula brutalement, le regard offusqué braqué sur le goujat.

- Allez au diable ! Vous et votre foutue fortune ! Hurla Alphonse sur le seuil de sa bicoque. Vous n'emmènerez personne ! Châtelain ou pas, mon fils reste ici. Moi aussi, j'ai besoin d'un héritier ! Et je vous interdis de prononcer le prénom de sa mère ! Si elle n'avait pas eu le mauvais goût de mourir en couches, elle serait à mes côtés à l'instant où je vous parle et non dans votre maudit château ! Pourquoi, d'après vous, s'est-elle jetée dans mes bras il y a sept ans ? Hein ? Pauvre crétin vaniteux et moribond, retournez dans votre « Château » et laissez-moi en paix ! Mon fils ne fait pas partie de la race des « sang-bleu » ! Son sang est bien rouge !

L'homme plissa les yeux en baissant d'un ton.

- Et bien rouge... croyez-moi ...

A ce moment, l'ombre bougea et, avant que les deux hommes ne réagissent, un gamin haut comme trois pommes aussi blond que crasseux s'interposa entre eux et d'une voix affolée qui le faisait bégayer, s'écria en fixant son père :

- Laissez-moi partir avec cet oncle, père !

L'enfant se glissa derrière Edmond. Profitant de ce rempart, il s'empessa de crier de plus belle.

- J'veux plus rester dans ce trou à rats !

Sur ces paroles, le garçonnet fila, aussi rapide qu'un lapin de garenne vers l'attelage stationné à la barrière.

- Emmenez-moi avec vous, mon oncle ! Continua t-il de piailler d'une voix suraigüe. Mon père me bat du matin au soir ! Veux pas parler aux loups, moi ! Ni être jeteur de sorts ! J'veux aller à la messe et manger du pain blanc et plein de bonnes choses dans le château de ma mère !

Edmond, sidéré de ce retour de situation s'était retourné vers l'enfant qui avait hérité de la carnation blonde et des grands yeux clairs de sa mère. Maintenant, celui-ci trépinait tout près de la voiture à cheval, enhardi par la rassurante présence du cocher à la stature impressionnante.

- J'vous en prie, mon oncle, emmenez-moi avec vous, je ne veux plus avoir ni faim ni froid ! Je serai obéissant et bon chrétien, et puis j'veux être châtelain comme vous l'avez dit !! Hurla de loin le rebelle vêtu de guenilles.

Alphonse de Bonaventure rugit comme un fauve et tendit le poing vers le ciel en jurant.

- Vaurien, viens là ... !

Puis, fixant le comte d'un air dément :

- Ooh....vous !

Mais déjà Edmond s'était reculé et le petit Henri, aussi souple qu'un chat s'était faufilé dans la carriole en se

recroquevillant vers le fond de la voiture. Le châtelain salua sèchement le berger.

- Monsieur, l'enfant a fait son choix. Vous pourrez lui rendre visite à votre convenance tant que votre démarche, bien sûr, sera de bon aloi, mon ami...

Alphonse bouscula Edmond et courut vers la voiture, hurlant des menaces à son rejeton.

- Descends, chien galeux ! Tu vas voir ce que c'est de jouer au mariolle devant des étrangers, foi d'Asmodée ! Il va t'en cuire mon garçon ! C'est moi ton père et personne d'autre !!!

Mais déjà Firmin le cocher, une force de la nature, se leva et sauta lourdement de la voiture. Les jambes légèrement écartées, il fit barrage au père courroucé qui s'arrêta net devant la taille impressionnante de l'homme de main du châtelain. Alors, Alphonse fixant son fils à demi dissimulé, se calma instantanément.

- Alors fiston, tu as bien réfléchi ? C'est avec cette chiffe-molle que, désormais, tu veux partager ta future vie d'homme ? demanda-t-il d'une voix étrangement douce.

L'enfant, un peu tremblant, se leva et opina rapidement de la tête. Son père prit un air grave ; la colère semblait avoir déserté son visage. Il fit un geste d'impuissance, appuyant son regard sur chacun des protagonistes.

- Alors je m'incline, tu deviens un Clairefontaine à part entière. Mais....

Il leva le nez vers le ciel en reniflant.

- Mais, avant ton départ, laisse-moi te dire encore une dernière chose, mon garçon...

Le visage déformé par la haine, le sorcier pointa un index comminatoire vers sa géniture.

D'une voix gutturale, il récita :

- HENRI, JE TE RENIE ! TA DESCENDANCE SUBIRA LA MARQUE DE MON HUMILIATION ET DE MON COURROUX... CEUX QUE TU ENGENDRERAS AU FIL DES GENERATIONS SERONT MAUDITS. LEUR SANG-BLEU CHARRIERA L'INFAMIE PAR LA MARQUE DU LOUP ET SURGIRA PARMI EUX UN GAROU QUI SEMERA L'HORREUR ET LA MORT. ET SEULE, ENTENDS-TU BIEN, SEULE UNE FEMME PORTANT LA MARQUE DU LOUP EN S'UNISSANT A SON INSU AU VAROU... AU RISQUE DE PERDRE SON ÂME, POURRA DISSOUDRE LA MALEDICTION QUE JE TE JETTE MON GARCON ! AVEC MON INDEX VENGEUR... JE TE MAUDIS, TOI ET LES TIENS.
QUE CE SOIT FAIT COMME JE L'AI DIT !

Le sorcier cracha avec mépris dans la direction de l'enfant et, tournant le dos à son auditoire pétrifié, regagna sa cabane en claquant avec rage la porte déjà branlante qui grinça sinistrement.

Les deux hommes, éberlués, se concertèrent du regard. Le cocher, le premier, reprit ses esprits et pointa son doigt sur sa tempe en le tournant d'une façon explicite et remonta placidement à sa place. Edmond remit maladroitement son haut de forme et adressa à son neveu un sourire vacillant. Henri ignore la marque de bienveillance de son oncle et plongeait, terrorisé, au fond de la voiture.

Quelques minutes plus tard, tandis que la carriole filait vers la direction de son nouveau foyer, le garçonnet rasséréné réalisa enfin la chance que le destin lui avait offerte. Oubliant déjà la sommation de son père, il glissa timidement sa menotte glacée dans la paume de son bienfaiteur qui l'emprisonna avec douceur.

CHAPITRE 3

OCTOBRE 1997

Valérie Leprince, en rogne, descendit de voiture et claqua rageusement la portière.

- Eh merde ! Il fallait que ça me tombe dessus justement ce soir !

Elle jeta un rapide coup d'œil aux alentours et frissonna. Elle était tombée en panne à l'orée du « Bois des Gris », à peine à quelques kilomètres seulement de chez elle. Il était environ dix-huit heures, la route était déserte et le fond de l'air se rafraîchissait sérieusement. Ah, si elle avait écouté les conseils de Sylvain, son mari, qui la veille encore lui avait recommandé de porter sa Renault au garage pour remplacer la batterie.

Elle renifla en lançant un regard sombre à la route qui s'engageait le long du bois et qui ne lui inspirait pas confiance. Sa réputation dans le passé d'être infesté de loups restait dans la mémoire collective des habitants du bourg. Bien que devenu inoffensif aujourd'hui, personne, à la tombée du jour, ne se risquait de le traverser à pied.

Trois autres solutions s'offraient à Valérie. La première, rester comme un piquet au bord de la route et faire du stop en espérant qu'un voisin s'arrête ; ce qui était peu probable, les gens du coin préférant, en général, emprunter la voie rapide pour regagner leur foyer.... La deuxième, faire demi-tour pour regagner le bourg d'où elle venait et demander de l'aide. Ce qui était parfaitement ennuyeux ! Et encore plus idiot, la troisième issue : marcher le long de la route nationale à la nuit tombante, ce qui non seulement la rallongerait mais était particulièrement dangereux.

Elle poussa un soupir de découragement. L'obscurité déjà rampait en commençant à noyer les silhouettes des arbres bordant la route qui la mènerait chez elle. Valérie se retourna pour la forme en scrutant l'horizon avec le faible espoir d'apercevoir une voiture mais son choix était fait. Elle filerait le long de la route qui traversait ce maudit bois ! En marchant très vite, elle espérait regagner son logis en une demi-heure.... Cependant, une boule d'angoisse lui serrait la gorge. Cette densité d'arbres formant une masse sombre lui donnait la chair de poule. La mort dans l'âme, elle se résigna à laisser son véhicule et marcha d'un pas rapide vers la route qui sinuait entre les rangées de chênes et de hêtres et, petit à petit s'enfonça au cœur du « Bois des Gris ».

- Brrr..., il ne fait pas chaud.... Marmonna-t-elle tandis qu'elle accélérât le pas, le dos légèrement voûté, les yeux rivés sur l'horizon qui s'obscurcissait un peu plus.

Elle sentait autour d'elle la végétation qui l'enveloppait d'un suaire humide et odorant. L'odeur de mousse et de feuilles mortes se mélangeait à un parfum étrange et inconnu qui alerta ses sens. Plus exactement, ce qu'elle respirait ressemblait à un fumet de bête... Son pouls déjà rapide s'accéléra encore. Était-ce possible qu'un animal sauvage traîne dans les alentours ? Elle releva la tête et osa se retourner. Derrière elle, les arbres étaient sombres et se refermaient comme un bouclier, ne laissant filtrer aucune lumière. Elle se sentit abandonnée et vulnérable, entre les mains de quelque force obscure. Elle fouilla fébrilement le fond de son sac et sortit sa lampe de poche.

Dans un silence irréel, l'écho lui renvoyait le bruit mat et amplifié de son propre pas. Son cœur était au bord de l'explosion. Ce n'était plus un doute mais une certitude : quelqu'un la suivait. Elle se hâta, prête à courir s'il le fallait, le reste de la distance qui la séparait du carrefour des

« Quatre marchands » où, enfin, comme un marin en détresse abordant les récifs d'une île, elle parviendrait avec soulagement à proximité des plateaux et, comme un miracle, le ciel de réapparaître enfin au-dessus de sa tête, la libérant de ce piège de verdure.

Elle prit son élan pour courir quand elle sentit le poids d'une main sur son épaule la retenir. Elle tourna vivement la tête et, horrifiée, aperçut du coin de l'œil une patte velue et énorme... Son sang se glaça, ses jambes se déroberent sous elle, le temps resta suspendu quelques secondes... Et l'inconcevable s'accomplit... Elle ouvrit la bouche pour hurler ; la gorge tranchée, son cri se transforma en un sinistre gargouillis.

CHAPITRE 4

DE NOS JOURS

La camionnette vrombit, les pneus crissèrent sur le parterre de graviers et, après un dernier soubresaut freina brutalement. La conductrice sauta du véhicule avec empressement et se massa le bas du dos en grimaçant. Trois heures de route dans son vieux teuf-teuf..., elle avait les reins engourdis et les fesses en compote ! Elle inspecta les lieux d'un air satisfait en ébouriffant ses cheveux courts. Son passager, un jeune escogriffe aux cheveux mi longs et à la barbe rousse s'extirpa péniblement de la chignole et respira à grande goulée l'air vivifiant de la campagne.

- Quel tape-cul, ton engin !

Il siffla d'admiration.

- Dis donc, ma vieille, pas mal ta petite baraque !

Les deux jeunes gens détaillèrent ensemble la petite maison de plain-pied en silex qui s'offrait complaisamment à leurs regards réjouis. Modeste mais coquette, embellie l'été par deux rosiers mangeant ses murs de pierre, elle avait certainement connu par le passé des jours plus fastes eu égard à la petite plaque fièrement fixée au-dessus de la porte d'entrée où était inscrit pompeusement en lettres dorées "La rosière".

L'intéressée sourit. Son héritage la satisfaisait. Après quelques travaux, elle pourrait la revendre à des parisiens *en mal de vert* ! Elle en connaissait beaucoup dans la capitale qui seraient charmés d'acquérir cette maisonnette.

C'était une ancienne habitation de garde forestier, la première demeure juste après le carrefour des « Quatre marchands », délimitant le « Bois des Gris » et le début de la route menant vers le village de Saint-Laurent du Manoir.

Sa grand-tante, Etiennette Masurier, l'avait choisie comme légataire... Certainement par goût du risque car sa petite-nièce, citadine dans l'âme et comédienne à Paris, n'était guère attirée par les joies de la campagne et, par ailleurs, ne jouissait d'aucun moyen financier lui permettant de s'évader quelques week-end à « La rosière ». Si elle n'avait pas envisagé de la revendre, son patrimoine se serait transformé en cadeau empoisonné.

Elle se souvenait d'être venue quelquefois, étant gamine, avec ses parents rendre visite au couple Masurier, fraîchement retraités, qui vivaient à l'orée du bois. Le grand-oncle était un homme avare de paroles passant le plus clair de son temps dans sa remise. Quant à la tante, c'était une femme ronde aux joues vermeilles comme une pomme d'api, tournillant avec brio dans sa petite cuisine pour leur mijoter un délicieux fricot sur son poêle à bois, ronronnant comme un chat.

La jeune femme se mit à rire doucement.

- Qu'est-ce qui te fait marrer ?

- Je repense à un truc que j'ai sorti à ma grand-tante étant gosse.

Elle se tourna vers son ami.

- Elle avait un poêle et elle m'expliquait qu'elle aimait brûler des bûches. Alors, tout simplement en bonne petite parisienne - tu penses que j'avais repéré les bois qui entouraient sa maison ! Je lui sors : « *Ah c'est bien pratique pour toi, dis donc, le marchand de bois est juste à côté de ta maison !* ». Alex se caressa la barbe en la regardant d'un air songeur.

- C'est peut-être pour ça qu'elle t'a choisie comme héritière ! Avec les vieux, on ne sait jamais ce qui se passe dans leur tête...

Nina haussa les épaules en pouffant.

- Ce que tu peux être bête quand tu t'y mets. Viens plutôt visiter, tu es venu m'accompagner pour donner ton avis, non ?

Elle sortit une grosse clé et ressentit une bouffée d'adrénaline quand elle ouvrit la porte. C'était quand même sa maison ! Elle se retrouvait propriétaire à vingt cinq ans ! Les deux amis se retrouvèrent au cœur de la cuisine grande comme un mouchoir de poche. Deux autres pièces, un peu plus spacieuses, se succédaient pour aboutir sur une minuscule salle de bains, refaite à neuf.

- Cela devait être l'arrière-cuisine dans le temps..., en déduisit Nina. Au moins, je pourrai prendre ma douche durant le temps que je passerai ici !

Elle consulta son ami.

- Alors, qu'en penses-tu ?

- Pas mal dans l'ensemble ! Pour ce qui est des travaux de propreté, je pense que tu vas t'en sortir toute seule ; la cuisine, tu vas avoir du gratin, ma vieille ! C'est bien dommage que tu ne veuilles pas de moi pour t'aider !

-T'inquiète, j'assume ! Toi, d'abord, tu es venu dans le coin pour visiter ta famille ! Et puis, j'ai trois semaines devant moi pour faire le plus gros.

Elle plissa les yeux et pensa à haute-voix.

- En premier : lessivage de la cuisine ! La météo a prévu du beau temps pour la semaine prochaine, donc, je pourrai sortir les meubles qui ne sont pas encombrants, ensuite j'attaque la peinture et pour les deux autres pièces, un bon nettoyage suffira...

- Surtout, Ninine, gémit-il, tu n'oublies pas les répètes, hein ? ! Tu dois absolument nous rejoindre pour le vingt novembre !

- Mais ouiii..., tiens, essaye plutôt d'allumer le poêle !
Au moins, tu ne seras pas venu pour rien ! Moi, je décharge mes affaires !

Elle haussa le ton en s'éloignant.

- Ma mère m'a dit qu'il y avait un petit apprentis dehors avec la réserve à bois. Pauvre Etienne, elle croyait bien passer encore un hiver chez elle !

Une heure plus tard, les deux jeunes gens étaient attablés devant un café fumant et se coupaient de larges tartines qu'ils beurrèrent généreusement. Alex, tout en avalant de grosses bouchées, mâchonna.

- Bon, alors, tu as bien vu comment j'ai fait pour allumer le zinzin, hein ? Tu sauras te débrouiller toute seule, ma grande ?

Nina hocha la tête.

- Vide ta bouche avant de jouer au chef !

Alex haussa les épaules, il connaissait le caractère vif de sa meilleure amie. Ils s'étaient connus au conservatoire de Limoges où, pendant deux ans, ils avaient non seulement travaillé ensemble mais également cohabité. Il la considérait comme sa sœur et professionnellement l'admirait beaucoup. Pour lui, c'était une grande comédienne mais il aurait préféré se faire trancher la gorge plutôt que de le lui avouer. En mâchonnant, pour bien lui faire comprendre qu'il se moquait de ses piques. Il déclara :

- C'est un endroit drôlement calme, ici. Je dirais même plutôt... isolé ! Tu vas pouvoir supporter ce silence ?

La jeune femme sirotait son café.

- Pourquoi pas ? Après tout, peut-être que je vais m'y installer pour de bon. Tu serais bien embêté, non ?

Alex s'esclaffa :

- C'qu'elle est drôle ! Toi, au milieu des bois ? Tu rigoles ! Je parie que tu vas craquer au bout de... allons soyons charitable, je dirais... une petite semaine et tu vas rappliquer avec tes bagages, en suppliant ta mère de chercher dans ce bled un peintre pour finir les travaux !

- Pari tenu ! répondit-elle en restant de glace.

Alex reposa son bol et parcourut la cuisine d'un œil critique. Le flegme de son amie l'énervait, tout comme sa décision de rester presque un mois loin de Paris et de ses amis et, en l'occurrence, de LUI ! Il cherchait à tout prix le moyen de la piquer juste pour se défouler un peu. Il attaqua de nouveau.

- C'est petit quand même et si je me souviens bien, tu m'as dit que tes ancêtres gardes-forestiers vivaient là avec leurs gosses ? Ben, dis donc !

Il siffla longuement en tournant ses yeux de façon comique.

- Dites donc, mon cher, rétorqua t'elle sèchement. Tout le monde n'a pas la chance de vivre comme vous dans un F2 dans le 11^{ème} ! Mais qu'est-ce que tu crois ? Dans les années 1870, les gens se contentaient de peu ! Le premier Lefèvre y a vécu jusqu'à sa mort et il a élevé trois fils. Par la suite, c'est devenu une maison pour les vacances jusqu'à que ma grand-tante en hérite et en fasse sa maison principale au moment de sa retraite. Je me souviens qu'elle nous racontait toujours, quand nous venions la voir, qu'elle aimait se ressourcer dans les bois ! D'ailleurs, à chaque fois, nous avions droit à la fameuse histoire de son loup...

Alex, qui l'écoutait d'une oreille distraite en roulant sa cigarette, releva brusquement la tête, subitement intéressé.

- Son loup ?

- Mon père, continua Nina, immanquablement, lui demandait : *“Alors ma tante, tu n'as toujours pas rencontré*

le grand loup gris ?”. La tante riait en hochant doucement la tête, comme ça.

Nina l’imita et prit une voix flûtée.

- *Non, non, mon garçon, pas encore et si cela était le cas je serais morte de peur. Je n’aurais pas le courage de mon ancêtre, Gabriel Lefèvre, qui fut, jadis, suivi par un grand loup gris aux yeux dorés, brillants comme des agates dans la nuit ! La bête lui sauta dessus, sa morsure ne fut pas bien méchante ! Mais le fait étrange qui resta dans la famille, c’est cette marque à la joue que lui gratifia le loup en souvenir de lui !*

Elle reprit sa voix normale.

- En tout cas, après cet incident, il paraît qu’il ne s’est jamais mieux porté. Il était renommé pour avoir une force peu commune et il répétait à tous ceux qui voulaient bien l’entendre que le loup lui avait insufflé sa force jusqu’à la fin de ses jours !

- Le loup lui avait insufflé sa force ? Répéta Alex qui prit un visage hilare. Dis donc, elle était marrante ta tante !

- Oh c’est rien, laisse tomber ! Juste une histoire de famille transformée en légende...

- Ah oui ? Raconte, alors, j’adore les légendes !

- Bah, à entendre ma grand-tante, au fil des années, ce vieux Gabriel est devenu de plus en plus taciturne et s’enfuyait à la pleine lune pour soi-disant *parler aux loups*. Mais, bon, rien de crédible dans tout cela... Mon père, le premier, en riait derrière son dos. Bien sûr, la pauvre femme y croyait dur comme fer. Elle ajoutait qu’il était habité d’une force physique peu commune et, s’il n’avait pas été victime d’un malheureux accident de chasse, il serait devenu centenaire.

- Pauvre vieux ! Comment cela est-il arrivé ? s’exclama Alex, toujours friand d’histoire un peu glauque.

- C'était dans les années 1880, par là... La famille n'a jamais su les circonstances exactes ; il s'est trouvé qu'un chasseur s'est mépris sur sa cible. L'histoire est un peu vague, tu sais, le pauvre Gabriel a reçu probablement une balle perdue en plein cœur... conclut Nina qui se leva pour débarrasser la table.

- Intéressante ta petite histoire, ma poule !

Il rejeta la fumée de sa cigarette.

- Un ancêtre garde-forestier, bûcheron et dresseur de loups..., hum, hum.

Nina leva les yeux au ciel.

- Ignare, on ne dit pas *dresseur de loup* mais *meneur de loup* !

Le grand échalas fit le geste de chasser une mouche et continua de la narguer.

- Avec, en prime, un air de “ *Promenons-nous dans les bois !* ”. Eh bien, ma cocotte, tu vas te marrer dans ta petite maison dans la forêt !

CHAPITRE 5

Profitant de la clémence du temps, en cette belle matinée d'automne, Nina avait commencé à entreprendre ses travaux. Elle avait poussé les meubles dehors, excepté le buffet trop encombrant qu'elle avait recouvert d'une housse. Les murs ainsi nettoyés et le soleil inondant l'intérieur, la pièce semblait déjà rajeunie. Les mains sur les hanches et les cheveux en bataille, la jeune femme jeta un regard satisfait sur son ouvrage et calcula que, la fenêtre restée ouverte, la pièce sécherait plus vite. Elle pourrait attaquer la peinture en début d'après-midi et demain...

Une grosse voix résonna derrière son dos, interrompant ses spéculations.

- Ben, dis donc, pour une parisienne, chapeau !

Surprise, Nina se retourna et aperçut un vieux bonhomme, la casquette vissée sur une crinière de cheveux blancs, coinçant entre ses derniers chicots rescapés, une pipe qui n'avait plus d'âge. Elle lui sourit, sentant instinctivement que le vieux monsieur devait connaître ses origines pour employer ce ton familial. Elle vint au-devant de lui et lui serra la main. Nina fut étonnée de la force de la poignée du vieillard qui clignait des yeux malicieusement.

- Alors la petite parisienne, le rodage est point trop dur ? C'est loin du modernisme de la capitale, tout ça ! Hein ?

Un geste ample avait désigné la maisonnette puis il souleva sa casquette en guise de salut.

- J'me présente, Gilbert Malandain, plus familièrement, le pé Malandain, précisa-t-il en riant sous cape. J'ai même un surnom dans le coin, vous savez à c'te heure, je sais que derrière mon dos, ces sacripants que j'ai connus en culottes courtes m'appellent *le petit rapporteur* ! Ah ! Ma pauv'

p'tite fille, d'nos jours y'a plus de respect pour les anciens ! Plaisanta t-il avec un clin d'œil malicieux. C'est-pas vrai c'que je dis ?

Nina rit, la glace était rompue. Le pé Malandain ne lui laissa pas le loisir de répondre.

- Alors, comme ça, vous êtes venue de Paris pour faire du beau dans la maison ! Etiennette avait raison, peu de temps avant de rédiger son testament, elle m'avait dit : *“Gilbert, je crois que j'ai bien fait de choisir la petite comme légataire, elle fera ce qu'elle pourra mais tu verras, elle saura quoi en faire de ma petite maison des bois ! Si elle veut, elle pourra toujours la revendre..., c'est pour elle, je veux l'aider !”*

Le vieux releva sa casquette sur le front en reniflant.

- C'est point beau ça ? Un cœur d'or notre Etiennette !

Nina toussota.

- Vous connaissiez bien ma grand-tante ? demanda-t-elle afin de faire diversion sur son héritage.

- Ah bah, pas qu'un peu ! Nous étions voisins depuis, véyons..., réfléchit-il en soulevant la visière, bah, disons voir..., à peu près de plus de trente ans... C'est bien simple, c'est quand ils sont arrivés dans le coin pour leur retraite.... Raymond, son mari, était un bon gars. Si vous saviez les parties de domino ! Enfin, maintenant, 'pas..., j'suis tout seul dans le voisinage. Ma pauv' femme Emma est partie la première, pis Raymond et Etiennette. Depuis c'temps, je reste là comme un pauv' manant à compter les heures jusqu'à que la faucheuse vienne taper à ma porte !

Il soupira bruyamment. Nina sourit de compassion en hochant la tête.

- Monsieur Malandain, je vous aurais volontiers invité à l'intérieur, mais c'est vraiment en chantier, une autre fois si vous voulez....

- Tutu, ne faites pas de l'embarras pour moi, ma fille, j'sais bien ce que c'est le travail ! Cela m'a fait plaisir de bavacher un p'tieux avec vous. Avec Etiennette on n'arrêtait pas ; et pis, des fois aux beaux jours, on se dégourdissait les guiboles en se baladant dans le coin.

D'un coup de tête, il indiqua la direction du bois.

- Elle aimait tant ses arbres, votre grand-tante !

Il s'ébroua.

- Bon, c'est point l'tout, j'm'en retourne chez moi et je vous laisse travailler. C'est que j'ai mon fricot à réchauffer ! Bien le plaisir, Mademoiselle, à un de ces jours.

Il fit mine de prendre congé puis se ravisa, l'étincelle de curiosité au coin de l'œil.

- Au fait, c'est' y que vous vous installeriez définitivement ?

- Oh non Monsieur ! Répliqua Nina un peu trop vite. Je fais juste un peu de propre, je..., je vais certainement la mettre en vente, vous savez, je n'ai pas les moyens de la conserver en résidence secondaire... Acheva-t-elle faiblement.

Les traits du vieux s'étaient brusquement affaissés. Il soupira et contempla tristement la petite maison de silex.

- Quel gâchis tout de même..., murmura t-il, c'était la maison de vos ancêtres et elle va finir entre les mains des horsains¹. C'est bien simple, à ct' heure, c'est les anglais et compagnie qui rachètent nos maisons dans la région !

Il revint sur elle et pointa sa pipe dans sa direction.

- Vous êtes bien une descendante des Lefèvre ? 'Pas ? Les Lefèvre, garde-chasse ?

Nina lui confirma de la tête. Le vieux la scruta quelques instants.

¹ Horsain : étranger à la région.

- Ah bah, qui sait, alors..., conclut-il d'une voix rêveuse, vous changerez peut-être d'avis d'ici la fin de vos travaux. Allez savoir c'que l'avenir nous réserve !

CHAPITRE 6

Nina parcourut d'un regard satisfait la cuisine rafraîchie.

- Nickel, ma vieille ! Murmura t-elle.

L'odeur de la peinture fraîche lui donna le tournis. Elle jeta un regard rapide sur le vieux réveil et décida de sortir avant la tombée de la nuit. Elle se changea en quelques secondes en râlant :

- Mais quelle connerie, ce passage à l'heure d'hiver, forcée de sortir avec une lampe de poche !

Elle enfila un vieux blouson et sortit précipitamment sans daigner fermer la porte à clé. Débarquée de sa capitale, Nina comparait la petite bourgade normande à une île déserte totalement dépourvue de gens malhonnêtes.

C'était une belle fin de journée automnale et la jeune fille respira l'air vif avec plaisir. L'horizon, déjà, s'empourprait ; elle hâta le pas, traversa le carrefour des « Quatre marchands » et s'enfonça au cœur du bois. Les chênes et les érables, parés d'or et de rubis flamboyaient sous le ciel crépusculaire. Au fur à mesure qu'elle allongeait le pas, la légende de son ancêtre lui revint en mémoire. Elle ferma les yeux s'imaginant la scène :

L'homme ramassé sur lui, tentant de se protéger et, le loup, rapide comme l'éclair, le mordant à l'épaule, et, d'un coup de patte, lui infligeant sa marque... Combien de fois son père avait répété ce mot : *sa marque*.

Elle rouvrit les yeux, enivrée par le parfum humide de la mousse et des champignons. Soudain, elle tressaillit ; elle venait de percevoir des craquements de bois sec derrière les broussailles enchevêtrées. Elle s'arrêta et fixa les buissons d'où venait le bruit qui cessa instantanément. Elle reprit son chemin d'un pas hésitant ; elle discerna sur sa droite une

ombre furtive filant derrière les ronces. Alors le bois ne la charma plus. Il redevint ce lieu trouble et inquiétant, théâtre de légendes mettant en scène des loups affamés dévorant leurs proies, au pied même des grands arbres où elle se trouvait.

Son pouls s'accéléra. Elle décida de faire demi-tour pour revenir vers « la rosière » quand, à quelques centimètres d'elle, surgit brusquement une forme qu'elle prit pour un grand loup à la fourrure argentée. La scène dura à peine une fraction de seconde. Elle crut voir la bête, gueule grande ouverte et babines retroussées, bondir sur elle. Terrifiée, elle hurla, tentant de s'abriter derrière ses mains. Une voix autoritaire rappela à l'ordre la bête sauvage.

- Thor, au pied mon ami !

Abaissant craintivement ses mains, elle découvrit la silhouette un peu dégingandée d'un homme dans la force de l'âge. Il émanait autour de sa personne une aura d'élégance naturelle malgré les vêtements un peu larges et usagés qu'il portait. L'air navré, l'étranger sourit à la jeune fille et, baissant la tête, s'adressa d'un ton sévère à son chien.

- Excusez-vous, mon vieux ! Cette jeune fille est morte de peur à cause de votre incivilité...

D'un geste négligeant, il flatta son chien, un grand berger belge à la fourrure magnifique couleur d'argent qui rampa doucement vers Nina, gémissant lamentablement. La scène était si incongrue que celle-ci resta sans voix, les yeux allant du chien au maître. Imperturbable, celui-ci rappela son compagnon à ses pieds.

- C'est bon, mon vieux ! N'en faites pas trop dans le genre mélo, que diable, restez digne !

Le regard ironique, il la salua en souriant.

- Je me présente, Paul de Clairefontaine, je suis désolé de vous avoir effrayée, mais habituellement quand je fais

courir mon chien, je ne rencontre aucune âme qui vive. Le bois est magnifique à cette époque mais déserté la plupart du temps par les habitants...

Ignorant la main tendue de l'inconnu, elle tendit un index accusateur vers le grand chien argenté.

- Mais ce n'est pas la bête que j'ai vue il y a quelques secondes ! s'exclama t-elle d'une voix encore tremblante. L'autre était plus grosse et sa... sa gueule était celle d'un loup. Vous entendez, un loup !

Il la fixa quelques secondes d'un regard choqué.

- Quelle idée extravagante !

- Pas si extravagante que cela, si j'en crois mes sources ! répondit-elle du tac au tac.

L'étranger la toisa. Agacée, elle remarqua son sourire narquois. La frayeur passée, elle détailla son interlocuteur. La pâleur et les cheveux noirs flottant sur son col donnaient à l'homme l'apparence d'appartenir à un autre siècle. Pour ne pas perdre la face, elle déclara d'un ton péremptoire :

- Dans les années mille huit cent soixante, Monsieur, ce bois était réputé pour être infesté de loups. Mon ancêtre, garde-chasse, a vécu à cette époque une aventure assez étrange. Une nuit, alors qu'il rentrait chez lui, un grand loup gris, qui le suivait depuis un moment, lui a sauté à la gorge sans crier gare. Bizarrement, la bête s'est contentée de le mordre à l'épaule..., et lui a asséné un coup de patte lui infligeant une balafre dont il garda la trace jusqu'à la fin de ses jours... Sa signature en quelque sorte...

Tandis qu'elle racontait sa légende, l'inconnu la dévisageait, une lueur avide au coin de l'œil. Nina lui aurait trouvé un air presque efféminé si le reste de ses traits n'étaient pas si accusés, le nez était long et busqué et la mâchoire assez forte.